

DIJON, BESANCON, les deux Bourgogne

NDLR- Faut-il fusionner les deux Conseils régionaux de Bourgogne et de Franche-Comté, comme le propose le rapport Balladur, sans jamais citer de régions? Denis BONNOT éclaire le débat.

Une fois de plus, la *douce* France, aujourd'hui République numérotée, se met en tête de nous proposer un nouveau découpage du territoire. Ce qui est du Centre-Est qui nous regarde, Bourgogne et Franche-Comté, Dijon et Besançon devraient se donner la main ; on sourit. Jamais, dans la longue histoire de cette province, l'union ne s'est réalisée, malgré des convergences géographiques assez évidentes.

« Les deux versants des pays de la Saône se sont toujours opposés. »

(Paul Claval)

Le raccourci rejoint la grande tradition des deux Bourgogne, au centre de cette chronique volontairement limitée et millésimée. On a longtemps utilisé cette formule imagée et ramassée, comme on le dirait de deux frères ennemis, voire d'un couple séparé. Pourtant, duché et comté se sont formés autour d'une ligne commune, qui fut l'un des grands couloirs de l'Europe; couloir tracé, d'un côté, par la géographie-modèle du Jura, entre la porte de Bourgogne (Belfort) et le péage de Jougue, via Pontarlier ; tracé de l'autre côté par le contrôle des liaisons fluviales et des axes routiers majeurs.

Mais tout oppose, au demeurant, Besançon et Dijon. *Oppidum maximum Sequanorum* (Caesar), *Vesontio* qui était déjà, avant l'ère chrétienne, un carrefour stratégique de premier plan, devint la première colonie romaine de la Gaule chevelue (58 av. J.C.). La description fameuse du site, simple, naturel et grandiose du conquérant-écrivain, est unique dans *La Guerre des Gaules*. Lutèce n'a droit qu'à une simple citation. Dijon (*Dubio*), pour sa part, petit castrum sans vraie rivière, fait figure de parent pauvre, à côté de Bibracte, le prestigieux oppidum des Eduens, d'Autun (*Augustodunum*), d'Alésia et de Langres. La christianisation rapide qui suivra, selon les règles de l'organisation modèle des Romains, sera conduite par les évêques qui succèdent aux gouverneurs : Martin à Tours, Germain à Auxerre et Paris, Colomban à Luxeuil, notamment. Ils seront les premiers artisans du développement de la France qui s'annonce.

La Bourgogne et l'Occident chrétien

Après les multiples invasions, la réorganisation politique et religieuse de la Bourgogne, dans les années 500, viendra des rois Burgondes. Dijon se développe un peu plus tard autour de l'opulente et influente abbaye Saint-Bénigne qui entretient des liens étroits avec le seigneur, archevêque de Besançon, réconfortante exception au regard de l'historien. On doit ici faire un retour en arrière, pas très loin de Dijon, il est vrai : c'est le Châtillonnais qui fut, un siècle av. J.C., un centre celte important, en même temps qu'un carrefour et un grand marché, en relation avec beaucoup de pays, au Nord comme au Sud. Le vase découvert à Vix, témoigne, avec d'autres vestiges, d'une riche culture. On note au passage que Châtillon-sur-Seine possède l'une des premières églises romanes de France, un modèle d'une grande pureté.

- 16 -

« La Bourgogne a un centre, mais point de frontière ». (Maurice Chaume) En effet, l'abbaye Saint-Bénigne et partant Dijon, céderont le pas, dès l'an 900, devant Cluny, puis, au XII^{ème} siècle, devant Cîteaux. Foyer de rayonnement international, l'abbaye de Cluny, fondée par les Jurassiens de Baume-les-Messieurs et de Gigny, supplante

Rome, en pleine débandade. C'est Cluny, alors, qui fait et défait les papes et même les antipapes. La puissante abbaye essaime dans toute l'Europe 1200 prieurés. Cîteaux et Saint Bernard lanceront, à leur tour, plus de 500 filiales. Ce couloir bourguignon devient le noyau d'une extraordinaire civilisation, un carrefour unique qui concentre pouvoir, savoir et richesse. Rome n'est plus dans Rome, mais à Cluny...

La transition est faite pour revenir à Besançon, relais obligé des pèlerins d'Angleterre, particulièrement, qui se rendent à Rome ou Jérusalem. Ces chemins croisent ceux de Compostelle, contrôlés par Cluny. De la cité gallo-romaine renommée, Besançon est passé à une seigneurie épiscopale de premier plan. L'archevêque règne sur une ville impériale indépendante ou presque ; il siège durant tout le Moyen-Âge à la cour du Saint-Empire romain germanique où il est souvent le conseiller, le confident ou le chapelain de l'Empereur ; lignée impressionnante de prélats liés étroitement, aussi bien à la papauté qu'aux multiples seigneurs de Bourgogne.

On ne peut ici détailler la riche et longue histoire politique et religieuse, dès la création de la Lotharingie, jusqu'à Charles Quint et Philippe II, en passant par les quatre grands ducs de Bourgogne. Citons seulement trois personnages qui marquent l'an Mil : l'archevêque Hugues de Salins (1031-1060), chancelier de l'empereur, mais aussi infatigable bâtisseur et rénovateur de la cité de Besançon ; Raoul Glaber, observateur curieux et chroniqueur précieux ; Calixte II, le pape comtois, formé au Chapitre de Saint-Jean et qui règlera la querelle dite des investitures, droits et redevances innombrables, au profit de la papauté, face aux empereurs Henri III et Henri IV.

Entre Clunyois et Châtillonnais, Dijon ne prendra vraiment sa place et son essor qu'à partir du XIV^{ème} siècle et surtout grâce aux grands ducs d'Occident. Par le jeu des alliances bien comprises, Philippe-le-Hardi, puis Philippe-le-Bon et, enfin, Charles-le-Téméraire firent de la Bourgogne la plus riche puissance d'Europe. Ils narguaient les rois de France, reconstituaient l'antique Lotharingie, de la Flandre à la Provence, en passant par la Franche-Comté. Dijon devint alors une belle cité, un foyer artistique et religieux actif, une capitale, enfin richement dotée d'églises imposantes et de remarquables hôtels particuliers. Mais toujours pas d'évêché, pas avant 1731 !

La Comté dans le Saint-Empire

Les ducs pourtant préféraient souvent leurs résidences fastueuses de Gand, de Bruges ou de Paris (l'Hôtel de Bourgogne). Il faudrait encore consacrer un long chapitre à la place de Dole qui joua longtemps un rôle *capital* et culturel dans l'histoire de la Franche-Comté, entre Dijon et Besançon, entre Gray et Salins. La mort devant Nancy, en 1477, du Téméraire, pris dans la toile de l'universelle araignée, Louis XI, laisse le champ libre à la France qui n'a jamais cessé de guerroyer aux marges des deux Bourgogne. Cependant, les Comtois (les Suisses, - 17 -

nos voisins, nous ont toujours appelé *Bourguignons*) restèrent fidèles à l'héritage impérial et épiscopal, comme à leur statut original de *no man's land*. Ils n'ont jamais aimé les Français, querelleurs et envahissants ; ils se tournèrent alors naturellement vers les Habsbourg et l'Autriche où Maximilien venait d'épouser la fille du dernier duc de Bourgogne.

La suite de l'histoire est mieux connue ; elle passe par l'Espagne, Charles Quint et les Granvelle. Finalement, les Comtois, têtes de bois, bon gré mal gré, firent la

conquête de Louis XIV et de Vauban. *Vesontio*, de vieille culture latine et Française reprit son rôle de capitale provinciale ; la Franche-Comté est, aujourd'hui, l'une des plus petites régions *de programme*. Elle n'est pas plus favorable qu'hier au copinage avec la Bourgogne, même si le duc actuel de Dijon est un camarade du comte de Besançon.

Denis BONNOT